

***FAILURE'S REPRESENTATION IN LA VIE ET DEMIE OF SONY LABOU TANSI
AND LES CRAPAUDS-BROUSSE OF MONENEMBO: BETWEEN DICTATORSHIP
AND SELF NON-FULFILMENT***

Omaïma MACHKOUR

University Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fès, Morocco

Abstract: Negro-african literature of French expression has known a turning point since the late seventies and the start of 1980s, revealing a new growing awareness. The adoption of this new form of writing is, in fact, the result of a macabre period of a deep decay: decolonization, dictatorship and disillusion. Therefore, the aim of our communication is to see in which way Sony Labou Tansi and Tierno Monénembo represent the bustle of political and social wrongs of an "Afrique déboussolée". In other ways, the originality of their imagination seems to cherish a taste for scatological, moral blight and violence. Thus, we are going to see that the various fictional representations of failure are the despicable expression among the decline of young African states.

Key words: Failure; disillusion; dictatorship; decay; derision.

Introduction

Dans son ouvrage *La littérature nègre*, Chevrier a montré qu'avec la parution des *Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma (1969), le roman africain francophone se veut délibérément un univers de désenchantement et de désillusion. Cette tendance d'écriture contemporaine dévoile le malaise né de la conjoncture sociopolitique africaine : dictature, oppression, génocides, annihilation physique et morale... C'est dans ce sens que le renouvellement de la bipolarité romanesque (esthétique et thématique) permet à Sony Labou

Tansi et à Tierno Monénembo de mieux représenter les réalités d'un continent en pleine ébullition. En scrutant le visage immonde de la décolonisation, *La Vie et Demie* et *Les Crapauds-Brousse*, parus en même année (1979), nous plongeons dans un univers vertigineux, imprécis où déraison devient raison et l'immoralité se fait noble vertu. Le présent article se propose d'interroger les diverses figurations de l'échec qui s'observent dans le « Nouveau Roman » africain d'expression française, représenté ici par *La Vie et Demie* et *Les Crapauds-Brousse*. Or, la question qui peut se poser ici est : Pourquoi parler de figuration et non de représentation ? En fait, l'étymologie du mot figurer en latin est *ingere* qui signifie *façonner, modeler*. Dans le *Grand Dictionnaire de Psychologie Larousse*, l'adjectif « figuratif » « se rapporte à l'imagerie mentale ou à la perception [en fournissant] la signalisation des états du réel » (P. 304). C'est la représentation allégorique, symbolique d'une certaine réalité ; les deux romanciers ne copient pas la réalité de l'Afrique, ou plus littéralement ils ne la *re-présentent* pas ; ils créent un univers qui se distingue de la simple imagination étant donné qu'il se double d'une quête de sens. De ce point de vue, la figuration permet de voir que la démesure et l'exagération rentrent dans une peinture de l'échec de tout le continent noir. Il sera question ainsi de mettre l'accent de prime abord sur les répercussions du caractère scatologique et pervers des chefs d'états africains sur les mœurs de la société, pour dévoiler ensuite l'arnaque de la révolution de la liberté en Afrique des Indépendances.

Première partie : **Hideur et difformité dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi et *Les crapauds-Brousse* de Monenembo : dictature africaine et orgie sexuelle**

I.1 Souillure présidentielle

La question du pouvoir en Afrique postcoloniale tient une place de choix dans l'œuvre de Sony Labou Tansi et celle de Tierno Monénembo. En effet, la décolonisation, qui se propose de libérer l'Être Noir du joug de l'aliénation, n'est à vrai dire qu'une substitution du gouvernant Noir despote au colonisateur Blanc. Dans *la vie et demie*, les guides providentiels ensanglantent la république de la Katamalanasia, terrorisent le peuple, et s'adonnent à toute sorte de dépravation morale. De même, les personnages dans *Les Crapauds-Brousse* de Monénembo, sont séquestrés dans un univers chaotique, où leur simple train de vie est consumé par le rouage

machiavélique de la politique. A cette perversion du régime, les deux écrivains opposent un discours critique qui dévoile l'échec du processus de démocratisation et d'indépendance en Afrique Noire.

La vie et demie s'ouvre sur une description quasi animale du Guide providentiel qui le range du côté du pathologique, de l'inhumain, de l'horrible :

La loque-père sourcillait tandis que le fer disparaissait lentement dans sa gorge. Le Guide providentiel retira le couteau et s'en retourna à sa viande des Quatre Saisons qu'il coupa et mangea avec le même couteau ensanglanté¹.

En convoquant le régime meurtrier de l'imaginaire, l'auteur met à nu la descente aux abîmes propre à la société africaine postcoloniale, au monde paradoxal de la violence anthropophagique que pratiquent les « Guides Providentiels ». L'homicide de Martial est représenté à ce titre comme un rite sacrificiel initiatique, dès lors que son sang se mélange avec la viande que mange le Guide. Le personnage du dictateur semble en effet tirer toute sa force du « suc tout particulier »² de sa victime. Aussi, comble de cruauté, son excellence s'invente-t-il son propre jeu de mort, lui permettant de se délecter de l'anéantissement de son ennemi. Il excelle ainsi en un travail de chirurgien, il « ouvre », « coupe », « fait saigner à blanc », dissèque son objet de torture, car, « la mort simple ne suffirait pas à rendre le mort inoffensif »³, pour reprendre les termes de Madeleine Borgomano.

La conception sacrificielle du meurtre se perpétue également dans *Les Crapauds-Brousse*, et les victimes nous rappellent le concept girardien de « bouc-émissaire ». En fait, à l'encontre du despote sonyen qui domine la scène narrative, le tyran chez Monénembo ne fait jamais son apparition dans le roman ; son autorité suprême est représentée par une meute d'indicateurs, de lieutenants et d'affiliés. Tel un dieu biblique caché, le personnage de Sâ Matrak détient les droits de vie et de mort de son peuple, et punit les plus hardis au moindre froncement de sourcils :

¹ Sony Labou Tansi, *La Vie et Demie*, Ed. Du Seuil, Paris, 1979, p. 12.

² [Johann Wolfgang von Goethe](#), *Faust*, version PDF.

³ Madeleine Bogomano, *Des hommes ou des bêtes ?* Ed. L'Harmattan, Paris, 2000, p. 54.

Un groupuscule, sournoisement infiltré dans nos rangs, a dangereusement gravi les marches de notre démocratie révolutionnaire jusqu'à y occuper des postes de la plus haute importance, ceci pour perpétrer des crimes contre nos valeureux dirigeants, abattre notre démocratie révolutionnaire et remettre le pays sous le joug de l'impérialisme international.⁴

Le « chef immortel » s'indigne de l'entrisme, dans son pays, de services secrets étrangers; soupçonnés d'être en contact avec d'anciens étudiants boursiers ingrats vis-à-vis de la « patrie-mère ». Diouldé, tout comme Soriba, Sadio et les autres, disparaîtra lors de ces purges. Signalons que le choix des victimes est complètement arbitraire, ce qui les rapproche de la figure du bouc-émissaire chez Girard. Ainsi, en suivant l'analyse girardienne, les trois amis, notamment Diouldé, présentent des qualités victimaires qui les prédisposent à occuper ce statut. De prime abord, la répression dictatoriale de Sâ-Matrank plonge le pays dans une atmosphère de confusion totale. Ceci se répercute gravement sur l'identité de Diouldé ; jeune ingénieur-électricien, il devient « *Directeur du Service Europe de l'Est !* » dans le ministère des affaires étrangères, pour la simple raison qu'il a fait ses études en Hongrie. En effet, à son retour de Budapest, le personnage était animé de nobles rêves de travailler sa patrie et « d'électrifier partout ». Cet enthousiasme de gamin sera vite flétri par l'influence du milieu perverti de son travail, et perd par voie de conséquence, et son estime et sa conscience de soi⁵. Se trouve ainsi dessiné un espace de morcèlement identitaire chez Diouldé, qui se réfugie désormais dans l'idem vestimentaire et matériel, essayant en vain de retrouver sa part d'ipséité perdue. Selon Girard, « bouc-émissaire doit présenter des qualités extrêmes : richesse ou pauvreté, laideur ou beauté, force ou faiblesse. »⁶, et c'est ainsi que Diouldé, de par sa laideur physique et sa faible personnalité (« Une poignée de chair, en somme, d'où jaillit une personnalité lamentable, anodine, et que mille atours recherchés ne couvrent que d'un snobisme franchement miséreux. »)

⁴ Tierno Monenembo, *Les Crapauds-Brousse*. Ed. du Seuil, Coll. Points, Paris, 1979, p. 116.

⁵ La conscience de soi « s'incorpore les additions sociales à la personne. La conscience de soi n'est pas une réception passive d'impressions ; elle fonctionne, selon des processus qui méritent de retenir l'attention des psychologues sociaux. L'estime de soi est l'un de ces aspects dynamiques de la conscience de soi ; elle entretient des rapports avec le physique, taille, beauté, infirmité ; elle produit des jugements sur soi-même qui comportent notamment les buts que l'on s'assigne, et qui constituent le niveau d'aspiration ; ils comportent d'autre part le sentiment de sa valeur ou de sa culpabilité, celui-ci très actif dans les sociétés où la conscience morale est forte. » Jean Stoetzel, *La psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France 1978, p. 205.

⁶ René Girard, *Le bouc émissaire*, Ed. Grasset et Fasquelle, Coll. Livre de Poche, 1982.

(P14) y correspond bel et bien. Dès que la crise resserre les pores de la société, la mise à mort des victimes, Diouldé et les autres, représente ici, à l'aune de la théorie girardienne, un procédé de sublimation et d'apaisement d'une violence gargantuesque, malheureusement indomptable. Car, malgré l'anéantissement des « coupables », la violence persistera au sein de la société africaine et ses manifestations sont multiples : génocides, guerres intestines, complots, etc.

Outre la veine meurtrière qui alimente les dictateurs africains, la figuration de l'échec se manifeste à travers la hantise du sexe, très patente dans *La vie et Demie*. La débauche des entités supérieures du pays, altère et affecte le reste de la société. Ainsi, au lieu de purifier la Katamalanasia du « sang » de Martial, les enquêteurs s'investissent dans une noble mission de grossissement de toutes les belles femmes, soi-disant soupçonnées d'avoir eu une relation avec le chef de la rébellion. La concupiscence du « Guide Providentiel » touche également ses gardes, témoins zélés de tous ses moments orgastiques, qui violent cruellement le corps inerte de Chaïdana et « auraient couché [même] avec [son] cadavre pourvu que leur eau sorte »⁷. Il en va de même dans *Les Crapauds-Brousse* où les ministres de son excellence Sâ-Matrack plongent dans le marécage de la délectation charnelle, en choisissant soigneusement leurs « précieuses proies » parmi les secrétaires. De ce fait, le corps physique et symbolique chez les deux écrivains semble corrompus, broyés par la quête effrénée du plaisir. Cette « bâtardise » de la société africaine indépendante est due, à notre sens, au schisme entre l'être et le paraître des personnages, à la tension entre leurs statuts et les rôles sociaux qu'ils endossent. Là, une fois de plus, l'absurdité du sort de la première personnalité du pays se propage en contagion sociale. Dans *La vie et demie*, Fils de Samafou Ndolo Petar, le Guide Providentiel se nomme en vrai Cypriano Ramoussa. Toutefois, ancien voleur de bétail, son excellence change d'identité et devient Ogramoussando Mbi :

Ce soir là sans trop savoir pourquoi, le Guide Providentiel se rappelait sa vieille aventure, il ya vingt ans : on devait l'arrêter pour vol de bétail, il alla chercher son propre certificat de décès qui le tuait dans un incendie, l'apporta lui-même aux services de la police régionale, pris une nouvelle carte d'identité qui lui donna le nom

⁷ Sony Labou Tansi, *La vie et Demie*, Ed. du Seuil, Paris, 1979, p. 73.

*d'Obramoussando Mbi (...)puis il avait intégré les Forces armées de la démocratie nationale et, grâce à ses dix huit qualités d'ancien voleur de bétail, s'était fait un chemin louable dans la vie*⁸.

Le changement de nom devient un déguisement fragile qui n'arrache pas le personnage despote de son essence. Tout en s'octroyant une nouvelle vie, le Guide providentiel ne parvient pas, pour autant, à se défaire de son corps psychique de voleur, de criminel, dans la mesure où c'est son entité identitaire de bandit qui régule son existence actuelle. Aussi, souffre-t-il de vide spirituel et ontologique, qu'il cherchera à combler par un goût hystérique du sang.

La représentation du pouvoir dictatorial dans les textes soumis à l'analyse soulève moult questions sur le caractère double des dirigeants. En réduisant le corps des présidents aux fonctions jouissives et vulgaires de l'instinct, les deux romanciers en disent long sur l'action politique qui se confond avec l'acte sexuel. Dès lors, l'échec du second prévoit-il l'incapacité fonctionnelle de la première.

I.2 Impuissance sexuelle et adultère : Phallus et privation

Selon Freud, le terme phallique sert principalement à affirmer le caractère intrinsèquement sexuel de la libido. Le mot Phallus n'est utilisé que rarement par le père de la psychanalyse comme synonyme du pénis. Or, c'est chez Lacan que le Phallus se dépouille de la charge biologique de la sexualité, s'attache davantage à la perversion, à la jouissance, au désir, et au manque. La conception lacanienne du besoin est ce qui intéresse la présente analyse. Car, justement, elle participe du thème de la défiguration, qui, comme le montre Pierre Vaydat:

[...] englobe tous les faits et les mythes relatifs à ce qu'on appelle plus communément condition pécheresse, aliénation, décadence, dégénérescence ; en somme, tout ce qui, dans le phénomène humain, représente un écart, un égarement ou même une dissonance esthétique par rapport à une figure de

⁸ Sony Labou Tansi, *La vie et Demie*, op.cit, pp. 25-26.

*l'homme relevant de la sainteté, de l'idéal ou sur un plan biogico-matérialiste, de la santé mentale et physique*⁹.

L'avènement de l'indépendance et de la « démocratie » en Afrique se caractérise, comme nous l'avons susmentionné, par l'absence de repères, par appétence libidinale, des dirigeants et de l'élite africaine. Dans *La vie et demie*, Les Guides Providentiels font montre de désir¹⁰ débridé, à telle enseigne que leur quotidien est rythmé essentiellement d'activités liées au « bas ventre »; Certes, signalons que le Phallus est, au premier chef, symbole de l'affirmation de la domination mâle. En d'autres termes, le Phallus, dans le roman africain, est le symbole du primat de l'ascendance masculine, réduisant de ce fait la femme à un simple objet de jouissance sexuelle. Pourtant, ce pouvoir sera subverti par le personnage féminin de Chaïdana. Après avoir envoûté et tué les hauts fonctionnaires de la Katamalanasi grâce à son corps, Chaïdana épouse le Guide Providentiel et le torture à travers l'image de Martial que le dictateur aperçoit à chaque rencontre amoureuse avec le corps de celle-ci¹¹. A cet égard, La dégradation de la fougue sexuelle du dirigeant relève donc des trois stades du manque, que sont, selon Lacan, la privation, la frustration et la castration¹². Plus explicitement, l'inachèvement de l'acte sexuel proprement dit provoque un réel manque, qui se meut en frustration étant donné que « les tropicalités » du Guide sont toujours entravées par l'apparition de Martial :

*Les tropicalités de son Excellence répondirent vigoureusement, comme si, d'un moment à l'autre, elles allaient quitter leur partie. Chaïdana attendait, mais dès que le Guide Providentiel la touchait, le haut du corps de Martial remplissait les yeux du guide, qu'il les ouvrît ou qu'il les fermât, il en devenait impuissant sur le coup*¹³.

La radiodiffusion de l'impuissance sexuelle du Guide, de « son infirmité » parmi le peuple met le personnage dans une position de faiblesse et d'échec, figurée par sa castration

⁹ Pierre Vaydat, *L'homme défiguré. L'imaginaire de la corruption et de la défiguration*. Colloque organisé par l'Equipe d'Accueil Textes et Interculturalité avec le soutien de l'Institut Fédératif de Recherche en Histoire et Sciences des Religions et du Pôle Européen, Coordination : Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle- Lille3 2002, p. 9.

¹⁰ Le désir au sens freudien : désir sexuel.

¹¹ Voir Roxana Bauduin, *Une lecture du roman africain francophone depuis 1968, Du pouvoir dictatorial au mal moral*, Ed. L'Harmattan, Coll. Palinure, Paris, 2013, p. 200.

¹² Voir Jacques Lacan, *Ecrits*, Ed. du Seuil, Coll. Le champ Freudien, Paris, 1966, p. 685.

¹³ Sony Labou Tansi, *La Vie et Demie*, op.cit, p. 56.

symbolique. Dès lors, la déssexualisation publique du Guide providentiel est-elle le *summum* de son portrait de défiguration.

Dans *Les Crapauds-Brousse*, la dégradation des mœurs est devenue monnaie courante, au sein de la classe sociale aisée notamment, dont fait partie Diouldé. La déchéance morale des personnages est lisible, en effet, à travers l'ambiance des soirées Gala qu'ils s'offrent. Les couples amis vivent l'infidélité et l'adultère, sans aucun scrupule. Or, une fois cachés du regard de la société, ils échangent les accusations. Ainsi, le héros Diouldé se présente d'emblée comme cocu, puisque son épouse Râhi ne s'est intéressée à lui que pour le brillant avenir qu'il lui promet, comme le montre la scène de leur rencontre :

[...] –Ah, elles ont été achetées à Paris, tes chaussures ? J'en ai bien vu de pareilles à Budapest : à Budapest où je fais mes études (...)
D'ailleurs(...) j'en ai bien vu à Paris aussi [...]

- *A Paris ? avait gémi du tréfonds de son âme une fille au teint de mangue mûre. (C'était Râhi...)*

Ils devaient s'avouer plutard qu'ils avaient oubliés les riches péripéties qui les conduisirent ce soir là (...) sur la piste de danse.¹⁴

Aux yeux de leur entourage, Diouldé et Râhi filent le parfait amour, constituent même le paternel du couple idéal. Les personnages, Râhi plus précisément, ne prennent acte des dissidences au sein de leur couple, voire de leur bassesse morale qu'après l'arrestation de Diouldé. Pour Râhi, la désagrégation de son rôle d'épouse s'opère par un double viol : celui par Daouda, le bras droit du président Sâ-Matrack, le second par le vieillard pervers Karamoko Lamine.

Les valeurs humaines de dignité et de respect sont, de ce fait, mises en cause dans les romans choisis. Dans cet univers chaotique et absurde, la chute des personnages est accompagnée d'une image ambiguë de la résistance, connotant la réticence de l'Africain devant le changement radical, d'où l'avortement de toute tentative de révolte.

¹⁴ Tierno Monémbo, *Les Crapauds-Brousse*, op.cit, p. 42.

Deuxième partie : Les Indépendances ou l'incapacité du Noir à se gouverner

II.1 Martial ou l'avortement de la révolte africaine

Cette partie de notre travail sera sélective dans la mesure où nous allons nous pencher spécialement sur la figure de Martial dans *La vie et Demie* de Sony Labou Tansi.

Au début du texte, comme nous l'avons déjà vu, nous assistons à une scène cruelle de l'homicide de Martial par le Guide providentiel. A en suivre les étapes de mort du chef de la rébellion, nous pouvons constater que la figuration de l'échec réside même dans ce rite de mutilation, qui pourrait bien être pris, plutôt, pour un signe de résistance et du triomphe de la révolte. D'abord, Martial est égorgé et privé du trait absolument caractéristique de l'homme, la parole. Le mutisme du personnage renvoie à l'étouffement de la voix révolutionnaire, à l'extinction des revendications du peuple. Bien plus, la voix coupée est doublée de l'amputation des yeux, accentuée par la plaie au front. C'est la conscience du peuple, sa faculté de penser et de critiquer qui sont mises à bas. Réduit en pâté et consommé par ses propres enfants, la figure de Martial s'érige en symbole, non uniquement d'un martyr national, mais bien plus en image de la faiblesse et de l'indécision de tout un peuple devant la répression. C'est ainsi que le personnage du leader rebelle n'a pas de remplaçant (à l'encontre des Guides Providentiels) ; afin de venger son père, Chaïdana se lance dans un combat de sexe contre les dignitaires du régime dans « *la chambre 38 de l'hôtel La vie et demie* ». Ainsi, elle passe elle-même la frontière de la violence, voire de la bestialité. Toutefois, Martial refuse ce genre de relève. Son spectre revient maintes fois pour mobiliser les révolutionnaires et avertir sa fille. En effet, la constance du « Haut-Corps-de-Martial » clame, à cor et à cri, le caractère intellectuel de la révolution que souhaitait et symbolisait le personnage, d'où l'absence du bas de son corps et de ses parties génitales. Aussi, Sony Labou Tansi accorde-t-il au leader charismatique un statut ambivalent ; tantôt il est l'incarnation de l'espoir du peuple opprimé, l'image même du messie, dans la mesure où ses phrases sentencieuses, telles « Malheur à celui par qui le scandale descend », « nous devrions être au siècle de la responsabilité », nécessent d'inspirer les fidèles à l'esprit révolutionnaire

après lui. Pour autant, il est représenté sous un mauvais jour lorsqu'il viole cruellement sa propre fille et est traité d' « ignoble père¹⁵ » :

*Si les morts sont plus forts que nous, pensait-elle, s'ils sont plus forts
que nous, mon père doit être devenu un lâche. Un lâche, donc rien du tout.
Car, à part le courage, il n'avait jamais rien eu.*¹⁶

« La gifle intérieure » infligée à Chaïdana par son père est un écueil qui freine la traversée des personnages contestataires vers la liberté. Ainsi, le personnage féminin donne naissance à un triplet bâtard : Chaïdana et Martial Layisho sont les uniques survivants de cette union incestueuse. Chaïdana aux-Gros-Cheveux suit le même parcours de prostitution que celui de sa mère, Martial Layisho meurt jeune, à l'âge de 133 ans (fabulation du personnage). A notre sens, cette mort du personnage masculin se charge d'une dimension, tant soit peu, de l'échec. Elle résume les linéaments de l'absence de la figure du meneur en Afrique ; il semble flotter entre hésitation constante et désir de vengeance. A ce propos, Roxana Baudin montre que « l'inscription sur le tombeau [« Je n'étais qu'une sale parenthèse »¹⁷] de Chaïdana ne fait que renforcer toute la portée douloureuse d'une vie destinée d'emblée à la vengeance, d'une lutte qui n'arrive pas à briser le cercle vicieux de la dictature. »¹⁸ Aussi, La rébellion dérange-t-elle en quelque sorte, la structure de l'ordre imposé, sans parvenir néanmoins à l'éradiquer, à neutraliser son mal, en témoigne le mariage entre le clan dictature et la famille du rebelle qui donne naissance à une génération hybride, tiraillée entre la furie du pouvoir et une aspiration ardente à la liberté.¹⁹

Cette révolte souligné par l'auteur, et que nous pouvons qualifier de négative, nous permet d'avancer que les militants africains, tels qu'ils sont représentés dans la fiction s'éloignent largement de la cause majeure qui devrait en principe transcender la violence : la revendication de la liberté. La violence, dont font preuve les personnages révolutionnaires, est en ce sens l'expression par excellence d'une prise de conscience biaisée et carencée, n'étant pas

¹⁵ Sony Labou Tansi, *La vie et Demie*, op.cit, p. 71

¹⁶Ibid. P. 72

¹⁷Ibid. P. 76

¹⁸ Roxana Bauduin, *Une lecture du roman africain francophone depuis 1968, Du pouvoir dictatorial au mal moral*, op.cit, p. 95.

¹⁹ Voir Roxana Bauduin, *Une lecture du roman africain francophone depuis 1968, Du pouvoir dictatorial au mal moral*, op. cit, p. 96.

encore en mesure de devenir un mécanisme de restitution. A ce titre, nous pouvons dire qu'une révolution sans valeurs et sans idéaux est une chimère. De même l'absence de partisans (symboliques plus que physiques) conduit cette révolution inévitablement à l'échec et à une violence plus accrue et plus virulente.

II.2 Cruauté et espaces tortionnaires

La boucle du mal-être persiste et s'élargit pour prendre forme d'espaces tortionnaires et carcéraux, destinés à réprimer abusivement l'épanouissement de l'Être Noir. Dans *Les Crapauds-Brousse*, Le Tombeau, lieu de mort comme son nom l'indique, est un immense camp de concentration, autour duquel sont tissées les plus horribles légendes :

Les cellules sont inférieures à des cages de lapin (...) quelqu'un y séjourne devient automatiquement paralytique. A chaque crépuscule, on tire au sort vingt prisonniers par leur numéro matricule : cinq sont noyés à petites doses, cinq sont égorgés sec, cinq sont pendus par la clavicule, cinq sont donnés comme nourriture aux fauves du zoo. Les plus vigoureux sont donnés à Pouvoir. Pouvoir est une femme de quatre-vingts ans qui es demeurée bébé [...] elle est obsédée sexuelle. Elle couche avec les hommes qu'on lui donne : si cela lui a plu, elle sanglote et le bon partenaire est exécuté par les soldats...²⁰

Ce qui attire notre attention dans cette scène sinistre est justement la récurrence du chiffre cinq. Chez les Bambara du Mali, cinq est « le nombre du chaos initial », et c'est ainsi qu'il est considéré « le plus communément comme néfaste : il est associé aux plus graves échecs [...] et à la mort »²¹. La figure monstrueuse de « Pouvoir » s'attache à cet univers chaotique, clos où se déploie le cercle infernal de l'horreur, en rappelant celle du Minotaure dans le labyrinthe de Minos. Car, en effet, le Tombeau est une prison labyrinthique où les prisonniers se perdent à jamais et rares sont ceux qui parviennent à trouver le fil d'Ariane : leur lot inévitable est la mort. Toujours est-il que l'obsession sexuelle de « Pouvoir » n'est que l'expression de la domination et la possession pathologiques qui caractérisent la personnalité du dictateur. Aussi, « Pouvoir » (tout

²⁰ Tierno Monénembo, *Les Crapauds-Brousse*, op.cit, pp. 146-147.

²¹ Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Ed. Robert Laffont et Jupiter, Coll. Bouquins, Paris, 1982, p. 257.

comme le Tombeau d'ailleurs), est-elle l'allégorie du régime prédateur du président Sâ-Matrack, avec lequel tout contact mène à une fin tragique, inéluctable.

Les personnages dans les deux romans semblent condamnés à l'enfermement. S'ils ne se perdent pas dans une dyade sans issue, ils paraissent faits pour vivre sous l'œil farouche d'une figure punitive et répressive. L'inventaire des différentes représentations des lieux

répertoriés dans *La vie et demie* révèle un endroit qui revient en leitmotiv. C'est la chambre. Au début du livre, « La Chambre Verte » du palais présidentiel constitue autant une prison qu'un lieu de massacre familial. En effet, cloîtrée dans cet endroit sordide, la famille de Martial se chosifie, se déshumanise, pour n'être en fin de compte que « des loques » de chair :

*Le sang coulait à flots silencieux de la gorge de la loque-père. Les quatre loques-filles, les trois loques-fils et la loque-mère n'eurent aucun geste, parce qu'on les avait liés comme de la paille, mais aussi et surtout parce que la douleur avait tué leurs nerfs.*²²

En procédant par une analyse chromatique, la couleur verte fait de cet espace un lieu de la mort. Certes, le vert est une couleur bienfaisante, liée à la vie et à la sagesse, mais qui se charge également d'une dimension négative résidant dans l'image de la moisissure, de la putréfaction. Ainsi, « La Chambre Verte » reprend la vision cauchemardesque de « la porte des enfers bâillant à l'horizon pour aspirer le jour et la vie »²³ symbolisée par le crocodile vert ouvrant grandsa gueule. Les martyres sombrent dans une léthargie qui laisse voir une sorte de connivence, presque volontaire, avec leur meurtrier. Dans cette même veine, nous pouvons supposer que la démence sanguinaire du président-dictateur, et qu'inspire au même temps la chambre de la torture, est due à cette couleur maléfique puisqu'en Moyen-âge le vert «était le symbole de la déraison et le blason des fous».²⁴ Dès lors, de la chambre-autel du Président, passons-nous à la pièce où est incarcérée Chaïdana. A première vue, cet espace paraît paradisiaque en témoigne la prolifération végétale qui le caractérise : « trois jardins, deux ruisseaux, une mini-forêt ». Toutefois, derechef le vert vital se confond avec le rouge de la mort; quand Le Guide Providentiel décide de violer Chaïdana et la prédiction de son cartomancien, ce lieu se meut en « une infernale rafale » de sang à cause de l'apparition soudaine du spectre de

²² Sony Labou Tansi, *La Vie et Demie*, op.cit, p. 12.

²³ Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, op.cit, p. 1005.

²⁴ Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, op.cit, p. 1005.

Martial. Signalons que cet intérieur transformé en « mini-dehors » reflète la vision illusoire de liberté dans laquelle vit le peuple africain sous « Les soleils des Indépendances ». La situation de Chaïdana est une représentation microcosmique de ce leurre qui fonde l'univers postcolonial. L'imaginaire carcéral de la chambre devient un mnémotope du crime et fonctionne ainsi sur le mode d'une pierre tombale sur laquelle s'inscrivent toutes les horreurs de l'Afrique décolonisée. Bien plus, la chambre-prison dans *La Vie et Demie* se liquéfie et se meut en cage pour Layisho. Emprisonné depuis quatre-vingt-huit ans, « l'homme en cage » « avait écrit sur des tonnes de papier avec son sang »²⁵, sans pouvoir goûter à l'essor de ses idées révolutionnaires dans le monde du dehors. Aussi, lieu de mémoire par excellence²⁶, l'espace carcéral, traversé par l'histoire, sauvegarde-t-il les sévices des chefs africains, évoque-t-il le passé comme s'il n'était jamais enfouie dans le gouffre du temps, ce passé qu'il garde présent dans la vie de tous les jours. Il se place aux affluents de l'archive, du document, aux méandres du souvenir de l'événement ; il est livre ouvert au récit que dicte l'histoire, blessure béante qu'il expose silencieusement.

Conclusion

Au terme de cette analyse, il paraît que tout ce qui se rapporte au pouvoir tombe dans l'indécence et la caricature. La violence politique et l'excès d'horreur infestent l'ensemble de la fiction et créent un univers incongru où domine l'absurde. L'Afrique Noire indépendante ne s'est pas encore dotée d'idéaux susceptibles de la libérer. A travers les moult facettes de l'échec, collectif et personnel, il est clair que toute tentative de révolution intellectuelle, digne de ce nom, reste une utopie. C'est dans ce sens que les deux écrivains confèrent à leurs récits une valeur eschatologique qui ne met pas uniquement le présent en cause mais aussi et surtout l'avenir. Ainsi, s'interrogent-ils sur la nature du pouvoir en Afrique, sur le statut de l'homme, où qu'il soit. Or, il est impératif de souligner ici que le pessimisme sibyllin dont font preuve Sony Labou Tansi et Tierno Monénembo ne va pas sans tailler une brèche d'espérance dans l'horizon sinistre de leurs univers romanesques. Si l'angoisse apocalyptique est leur *nexus*, elle n'est en effet que le présage d'un nouvel ordre.

²⁵ Sony Labou Tansi, *La vie et Demie*, op.cit, p. 83

²⁶ Voir Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*. Ed. PUF, Coll. Quadrige, Paris, 1961.

Bibliografie

1. Sony Labou Tansi, *La Vie et Demie*. Ed. Du Seuil, Paris, 1979.
2. Tierno Monénembo, *Les Crapauds-Brousse*. Ed. Du Seuil, Coll. Points, Paris, 1979
3. Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Ed. PUF, Coll. Quadrige, Paris, 1961.
4. Jacques Lacan, *Ecrits*, Ed. Du Seuil, Coll. Le champ Freudien, Paris, 1966.
5. Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Ed. Robert Laffont et Jupiter, Coll. Bouquins, Paris, 1982
6. Jean Stoetzel, *La psychologie sociale*, Ed. Flammarion, France 1978.
7. Madeleine Bogomano, *Des hommes ou des bêtes ?* Ed. L'Harmattan, Paris, 2000.
8. Pierre Vaydat, *L'homme défiguré. L'imaginaire de la corruption et de la défiguration*. Colloque organisé par l'Equipe d'Accueil Textes et Interculturalité avec le soutien de l'Institut Fédératif de Recherche en Histoire et Sciences des Religions et du Pôle Européen, Coordination : Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle- Lille3 2002.
9. René Girard, *Le bouc émissaire*, Ed. Grasset et Fasquelle, Coll. Livre de Poche, 1982.
10. Roxana Bauduin, *Une lecture du roman africain francophone depuis 1968, Du pouvoir dictatorial au mal moral*, Ed. L'Harmattan, Coll. Palinure, Paris, 2013.